

MAGAZINE PARTENAIRES

La grand-mère
n'a pas pu apprendre
à lire et écrire

Le fils est formé
aux soins de base
aux animaux

Le petit-fils étudie
pour devenir
assistant vétérinaire

CHANGER, VRAIMENT

FOCUS Changer, vraiment – d'une génération à l'autre
ENTRAÎNANT le musicien Habib Koité sur le changement au Mali
TEMPS DÉROULÉ grands-parents et petits-enfants racontent
CONCOURS gagner deux nuits à l'auberge Rössli à Mogelsberg



HELVETAS

Agir pour un monde meilleur

SOMMAIRE

PERSPECTIVES

Sous un même toit 04

EN CLAIR

Le changement prend du temps 05

REPORTAGE

Népal: trois générations en chemin vers l'autonomie ... 06

FOCUS «CHANGER, VRAIMENT - D'UNE GÉNÉRATION À L'AUTRE»

Impulsion: portrait du musicien malien Habib Koité ... 13

Un autre monde: des personnes âgées parlent de leur vie en Suisse 15

Ta vie, ma vie: dialogue entre grands-parents et petits-enfants dans trois pays 16

Progression: des chiffres reflètent un développement positif 19

Ne pas léguer des conflits: entretien avec la notaire bernoise Sibyl Matter 20

En savoir plus 22

SUISSE

Une étape importante: remise de l'initiative Multinationales responsables 23

ÉVÈNEMENT

Sur les bancs de l'école: en Tanzanie avec Globotrek 24

ACTUALITÉ

Météo du développement 26

Aide d'urgence en Haïti..... 26

Marché de Noël solidaire 27

Tingtinga: une exposition-vente de tableaux de Tanzanie 27

Reportage: la RTS sur les traces de Grandjean et d'Helvetas au Laos 28

Cinéma Sud: la tournée 2016 dans le rétroviseur 28

Agenda 28

Impressum 28

Do it yourself: recyclage pour Noël 29

Concours: gagner deux nuits à la Gasthaus Rössli à Mogelsberg 29

COMMERCE ÉQUITABLE

Engagement pour le Népal: collection de bijoux exclusifs de Ma Schellenberg 30

Page de couverture: Simon B. Opladen

HELVETAS - Agir pour un monde meilleur

VISION: Nous voulons un monde dans lequel toutes les personnes vivent dignement et en sécurité, de façon autonome et responsable face à l'environnement.

MISSION: Nous nous engageons dans des pays en développement pour les personnes et les communautés qui veulent améliorer activement leurs conditions de vie.



© Simon B. Opladen



© Renée Misser

Le musicien malien Habib Koité parle du changement en Afrique. Et de ce qu'une impulsion arrivant au bon moment peut amener.

Page 13

FOCUS

«Un bon testament ne lègue pas aussi des conflits»

Sibyl Matter, notaire et médiatrice

} Page
20
FOCUS

La notaire Sibyl Matter, fille de Mani Matter, évoque les relations entre les générations, la valeur du dialogue et l'esprit de prévoyance.



© Vera Hartmann

D'un autre monde

«Quand j'avais sept ans, une femme est venue dans notre école pour expliquer comment fonctionnait le téléphone. Avant ça, nous en avions peur!», nous a raconté Francesca Bernasconi, 88 ans, qui vit à Coldrerio (TI). Et encore: «Quand nous étions malades, nous devions mettre un papier dans une sorte de boîte aux lettres. Ensuite le médecin venait une à deux fois par semaine dans le village. Les consultations médicales de plusieurs familles se passaient souvent toutes en même temps dans la cour.» Des femmes et des hommes de plus de 80 ans nous ont livré leurs souvenirs et réflexions sur les temps qui changent (p. 15). Ces histoires semblent venir d'un autre monde. La vie de grands-parents et celle de leurs petits-enfants en Éthiopie, au Bangladesh et en Bolivie (p. 16) sont autant différentes. De profonds changements ont lieu partout. Les gens deviennent plus âgés, les enfants vont à l'école, les familles ont de l'eau potable. Helvetas s'engage pour un vrai changement. Quand les enfants africains d'aujourd'hui deviennent à leur tour des grands-parents raconteront à leurs petits-enfants le manque d'eau et d'accès à la fontaine, ces derniers aussi penseront: comme d'un autre monde.

Susanne Strässle

Susanne Strässle, rédactrice de «Partenaires»
susanne.straessle@helvetas.org



© Tanja Demarmels

} Page
19
FOCUS

Au Mali, l'espérance de vie s'est élevée de 28 à 58 ans entre 1960 et 2014. Au Népal également, les gens deviennent presque deux fois plus âgés, l'espérance de vie est de 69 ans. Des chiffres illustrent ces changements positifs.

30 ans de plus

SOUS UN MÊME TOIT



© Markus Wild



© Anne Gabriel-Jürgens

Plusieurs générations de la famille Choki vivent ensemble sous le même toit, dans le village de Tangbi au Bhoutan. Et souvent, voisins et parents se retrouvent dans la plus grande des pièces. Mais dans de nombreux pays du Sud, la vie réunissant traditionnellement les générations se limite peu à peu, notamment parce que les jeunes sont professionnellement plus mobiles. En Suisse, la tendance est opposée: les gens recherchent de nouvelles formes de vie partagée – où souvent la parenté ne joue aucun rôle. La «Giesserei» à Winterthour est la plus grande habitation multi-générationnelle de Suisse. Ici, 350 personnes de tout âge concrétisent leur vision du vivre-ensemble, dans différents espaces de rencontre pour jeunes et plus âgés. –SUS

LE CHANGEMENT PREND DU TEMPS

L'année où mon père est né, les ouvriers et les employés suisses consacraient un tiers de leur salaire à la nourriture. On comptait un médecin pour 1200 habitants, et un bébé sur vingt ne vivait pas au-delà d'un an. Seules 546 personnes avaient obtenu un titre universitaire, les femmes étant si rares qu'elles n'avaient même pas été incluses dans la statistique. Que les femmes aient le droit de vote paraissait impensable à un grand nombre de gens. C'était en 1937.

Aujourd'hui, alors que mes enfants ont sept ans et plus, la part des dépenses du ménage consacrée à l'alimentation n'est plus que de 7%. En revanche, les frais pour les transports, les loisirs, la formation et la communication se sont multipliés par trois et représentent désormais 24% du budget. La densité des médecins est deux fois plus élevée qu'à la naissance de mon père et la mortalité infantile dix fois plus basse. 32 080 personnes ont obtenu un titre universitaire en Suisse en 2015, dont 51% de femmes. Et le droit de vote et d'éligibilité des femmes va de soi.

Presque 80 ans ont passé depuis 1937. Cinq, six ou sept générations avaient déjà participé au développement technique et démocratique de la Suisse moderne. Il a donc fallu plus de deux cents ans pour que la Suisse émerge d'une société rurale pauvre connaissant des famines récurrentes et devienne – avec toutes les réserves qui s'imposent et les difficultés – ce qu'elle est aujourd'hui: un pays prospère et tolérant doté d'un paysage éducatif diversifié, d'un excellent accès à la santé, d'infrastructures de pointe, d'un système judiciaire qui fonctionne et d'instances politiques en place à la suite d'élections libres et assumant leurs responsabilités.

Dans bon nombre de pays en développement de telles transformations ont lieu, souvent sans que nous le remarquions. L'alimentation s'améliore, l'espérance de vie augmente, de plus en plus de gens ont accès à l'eau salubre et à l'électricité, l'école et la formation professionnelle sont de meilleure qualité, la société civile est plus influente. Notre nouvelle campagne d'affichage illustre

comment ces progrès se répercutent sur la vie des familles. Par exemple en montrant la grand-mère qui puisait l'eau dans une mare, la mère qui s'approvisionnait au puits du village, et la fillette qui ouvre le robinet. Elles expriment qu'un véritable changement est en cours dans de nombreux pays en développement.

«Ce n'est souvent qu'en ouvrant grand les yeux que l'on s'aperçoit des bons changements»

En même temps, le développement n'est possible que dans le long terme, avec des revers et des obstacles parfois difficiles à surmonter. En Suisse, ce furent notamment l'exploitation au travail débouchant sur une grève générale, la dépression économique peu avant la naissance de mon père et la crise pétrolière des années 1970. Dans les pays en développement, ce sont, outre les ondes

de choc des crises globales, la sécheresse, l'instabilité politique et les changements climatiques. Ce n'est souvent qu'en ouvrant grand les yeux que l'on s'aperçoit des bons changements. C'est alors qu'on peut reconnaître le grand virage, avec son développement fondamental positif. Ce regard global est d'autant plus important qu'en économie et en politique, des réussites à court terme sont exigées.

Une transformation de fond et de vrais changements n'ont pas lieu du jour au lendemain. Nous en avons fait l'expérience tout au long de notre travail. Dans les discussions, je constate souvent que des donateurs, des amis ou des bailleurs de fonds d'Helvetas ont la même vision des choses. Et c'est précisément pour cette raison qu'ils nous sont souvent fidèles pendant des décennies.



Melchior Lengsfeld, directeur d'HELVETAS Swiss Intercooperation ci-dessous, avec son père Hans Lengsfeld et sa fille Anaïs.



© Maurice K. Grüng



Nouvelle génération:
la grand-mère Manpura
observe comment son
petit-fils Govind explique ce
qu'il a appris à son père.

SOIF DE SAVOIR

L'histoire de la famille Shahi raconte l'importance de la formation et le chemin vers l'autonomie. La grand-mère Manpura Shahi n'est pas allée à l'école. Son fils Chakra a pu assurer la subsistance de la famille grâce à un cours d'Helvetas en santé animale. Le petit-fils Govind étudie pour devenir assistant vétérinaire – les propres ressources de sa famille le permettent.

Par Hanspeter Bundi (texte) et Simon B. Opladen (photos)

Accroupie devant le foyer ouvert de sa cuisine, Manpura Shahi prépare les galettes de pain pour le repas de midi. Lentement et avec des gestes empreints d'expérience, elle forme des galettes de pâte de la taille d'une main qu'elle dépose sur la plaque de fer au-dessus du feu. Un chaton gris se love dans la cendre chaude. Manpura pousse une branche dans les braises. De temps à autre, elle frotte du revers de la main ses yeux irrités par la fumée. Pendant tout ce temps, elle murmure ou se raconte des histoires. On dirait les échos d'une époque très lointaine.

Ce n'est que lorsque la collaboratrice d'Helvetas s'assoit à côté de cette femme de 75 ans que ses mots acquièrent la force nécessaire à décrire la vie difficile qu'elle a eue, autrefois, lorsque son époux est décédé et qu'elle s'est retrouvée seule avec son fils de quatre ans. Elle raconte: «La nuit, il faisait nuit, et le jour aussi, il faisait nuit. Nous vivions dans une case délabrée. Les parents de mon mari m'ont reniée. Personne ne m'a aidée à travailler les champs. Je ne savais ni lire, ni écrire, mais j'étais forte et j'ai fait tout ce qu'il y avait à faire.»

Un montagnard sur les bancs d'école

Elle passe la main sur le visage de Govind et dit ce que toutes les grands-mères disent lorsque leurs petits-enfants reviennent d'une région lointaine: «Tu as maigri.» Plus tard, lors du repas, elle lui tend une portion supplémentaire de riz au lait sucré qu'elle a préparé pour fêter sa visite. Govind, tout d'abord

réticent, finit par tout manger, comme tous les petits-enfants du monde. «J'admire ma grand-mère, déclare-t-il, et elle a fait en sorte que mon père aille à l'école. Étudie avec application, lui avait-elle recommandé. Si tu le fais, tu iras loin.» Des conseils que le petit-fils a aussi retenus pour sa propre formation. Âgé aujourd'hui de 17 ans, Govind a travaillé dur pendant une année à l'école secondaire technique de Bardiya; dans quelques jours, il achèvera sa formation d'assistant vétérinaire.

Il rend visite à sa famille avec nous avant son examen final. C'est sa première visite depuis sept mois. Pendant notre

trajet de dix heures partant des plaines torrides vers les collines verdoyantes d'Achham, Govind paraît réservé, tel un montagnard avare de mots, qui ne répond aux questions que par monosyllabes. Mais une fois arrivé dans la cour de sa grand-mère, il sourit pour la première fois et plus tard, lorsqu'il parle métier avec son père

«Ma mère ne savait ni lire ni écrire. Mais elle savait combien une formation est importante»

Chakra Shahi, 43 ans, père de famille et propriétaire d'un magasin de produits vétérinaires

et évoque la santé des vaches, il rayonne. «Ma place est ici», affirme-t-il. Govind n'a jamais vraiment pensé à quitter définitivement son village natal.

Koldanda est un hameau de 32 familles dans les hautes collines de l'Extrême-Ouest du Népal. La région est pauvre, même selon les critères népalais. Ni richesses minières ni tourisme ici, mais le sol est fertile et les familles paysannes ont commencé à adapter leur production aux besoins du marché. La formation professionnelle pour les paysans et les paysannes dans leur environnement, tout comme celle des mécaniciens,



Manpura prépare la galette de pain. Le changement que vit la famille est notable dans la formation, mais n'est pas visible dans le ménage.

fournisseurs, agronomes ou vétérinaires, est un élément essentiel pour obtenir de meilleurs rendements agricoles.

L'impulsion décisive

«Ma mère ne savait ni lire ni écrire, raconte Chakra Shahi, le père de Govind. Mais elle savait combien une formation est importante.» Alors âgé de onze ans, sa mère l'a envoyé – le cœur gros – chez un oncle qui vivait au loin. Ce dernier savait lire et écrire et il a accompagné le jeune garçon tout au long de sa scolarité. À 16 ans, Chakra est revenu chez sa mère et ils ont continué à vivre leur vie de petits paysans pauvres en marge de la société.

La situation va changer en 1999, lorsqu'Helvetas met sur pied, avec une organisation partenaire, un cours sur la production diversifiée de légumes dans le jardin. Bien que déjà âgée de 59 ans et considérée au Népal comme vieille, Manpura Shahi veut participer à la formation. «J'ai été la première à m'inscrire. La première!», raconte-t-elle. Ses yeux brillent et sa voix trahit la fierté d'avoir osé se surpasser. «Elle était heureuse, se rappelle son fils, elle avait trouvé une nouvelle mission et un nouvel espoir.» Les retombées directes du cours sont modestes. Mère et fils mangent

et vivent plus sainement, mais il n'y a pas d'amélioration d'un point de vue économique.

Et pourtant, ce cours marquera le tournant de leur vie. L'engagement de la mère va pousser le jeune Chakra à prendre part au groupe sur les légumes. Bientôt, il y assume des tâches administratives, organise des réunions et écrit les procès-verbaux. Paysannes et paysans ont confiance en lui et lui confient la gestion de leur coopérative d'épargne. Et lorsqu'Helvetas se met à rechercher des personnes compétentes

pour un cours en santé animale, ils envoient Chakra.

Peu de temps après, Chakra fera trois jours de marche pour se rendre à Chispani, le village autrefois le plus proche et raccordé à l'axe routier national. Il connaît le chemin

pour l'avoir parcouru plusieurs fois lorsqu'il devait acheter du sel. Finalement, un bus l'emmène jusqu'à l'endroit éloigné où a lieu la formation, à proximité de Katmandou. Après 45 jours de cours, c'est un Chakra tirailé par le mal du pays qui revient chez lui. Dans ses bagages, une confirmation de ses nouvelles connaissances en médecine vétérinaire et un prêt de 2500 roupies (env. 56 francs en 2001), avec lequel il achète un stock de base de médicaments pour animaux et des semences de légumes.

«Étudie, sois poli et travaille dur»

Manpura Shahi, 75 ans,
grand-mère, veuve et petite paysanne

Un sachet de semences pour débiter

Chakra loue alors un petit kiosque à Gairitar, situé à une demi-heure de marche de son village. Gairitar est un bazar, comme l'appellent les Népalais, un marché où paysannes et paysans font leurs achats. Chakra reste donc assis dans sa première échoppe et personne ne vient, pas le moindre client, et il craint que ce ne soit déjà la fin. Il se souvient qu'au bout du troisième jour, un vieil homme est venu lui acheter un sachet de semences de radis. Les débuts ont été difficiles, mais Chakra s'est accroché avec obstination au commerce de médicaments pour animaux. Puis il a investi l'argent gagné dans la construction de son propre magasin dans son village.

Le nouveau magasin de produits vétérinaires, le seul dans un périmètre de dix kilomètres, est une petite pièce de plain-pied avec un lit pour Chakra, aujourd'hui âgé de 43 ans. La pièce est munie de supports sur deux parois où se côtoient non seulement semences de légumes, produits vermifuges et anti-tiques, mais aussi du sel, des bonbons, des cahiers d'école et des stylos, des lames de rasoir, des allumettes et des cigarettes. La plupart des clients restent debout dans l'embrasure de la porte et attendent que Chakra emplisse un minuscule sachet de vermifuge, compte les tablettes pour animaux grippés ou prélève le nombre de cigarettes souhaité du paquet.

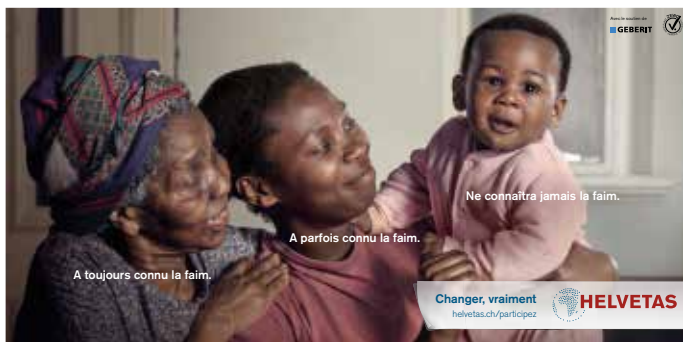
Pour ces transactions, on parle de centimes, plus rarement de francs. Les cigarettes coûtent 2,5 roupies, soit pas même 2,5 centimes pièce, une dose de vermifuge coûte 20 roupies et les crackers sucrés ou salés, 5 chacun. Chakra dépose les billets dans une boîte en bois derrière lui ou inscrit les dettes dans un vieux cahier. Il effectue toutes ces tâches avec calme, en souriant. Sur une étagère, on peut voir les diplômes d'écoles étatiques et d'ONG attestant que Chakra Shahi a suivi des cours de perfectionnement pour les soins aux animaux, pour la production des semences de légumes et pour une gestion sûre des produits agrochimiques.



L'intérêt pour la santé des animaux réunit père et fils.

Chakra est devenu un homme estimé qui assume aussi des fonctions au sein du conseil scolaire, du comité agricole et du comité de gestion de l'eau. Il a une idée précise de qui il doit remercier. «Helvetas a été une deuxième mère pour moi. Sans cette organisation, je ne sais pas où je serais aujourd'hui.» Un diplôme d'Helvetas indique qu'il est l'interlocuteur agricole élu par les paysans locaux.

Changer, vraiment – la nouvelle campagne d'Helvetas



Avez-vous vu dans les rues les nouvelles affiches d'Helvetas? Avec cette campagne, nous voulons montrer l'efficacité réelle de l'aide au développement. Le progrès n'est pas visible du jour au lendemain, mais c'est à travers les générations qu'un véritable changement a lieu et qu'il amène une vie meilleure. Les objectifs du développement ont fait de grands pas au cours des dernières décennies. Mais il reste beaucoup à faire. Melchior Lengsfeld, directeur d'Helvetas, parle de cette campagne à la page 5. Et notre site permet d'en savoir plus sur www.helvetas.ch/participez



Des articles vétérinaires et bien d'autres encore peuvent être achetés dans le magasin de Chakra. Les bénéfices permettent à Govind d'étudier.

Une famille investit dans l'avenir

Lorsqu'on lui rend visite, il est difficile d'imaginer que la famille de Chakra vit aujourd'hui assez aisément. Car rien ne laisse deviner le succès économique: pas de téléviseur, pas de moto, pas même un vélo. «De tels symboles du statut social ne correspondent pas à son idéal. Les gens comme Chakra investissent dans la formation», dit Kirti Raj Panat, responsable de projet pour Helvetas dans la région.

Dans la famille, il a toujours été clair que Govind, qui avait fait partie des meilleurs à l'école publique, poursuivrait sa formation. Des collègues et un conseiller agricole lui ont par-

lé de l'école secondaire de Gurans à Bardiya, qui propose de solides formations pour les métiers agricoles. Lorsqu'il a fallu choisir un programme d'enseignement, Govind a revu le minuscule magasin de son père. Il a choisi une formation qui mettait l'accent sur la médecine vétérinaire et la culture de nouveaux produits agricoles. Il s'est toutefois demandé s'il y arriverait et surtout, qui allait payer sa formation. Il en a parlé à ses parents et à sa grand-mère.

«C'est bien que tu suives une formation», a soutenu sa mère. «Étudie, sois poli et travaille dur», a conseillé sa grand-mère. «Mais l'école coûte plus de 100 000 roupies», a répliqué Govind. 900 francs. C'est beau-

«Je veux être autonome et indépendant. Être avec la famille. Faire quelque chose pour le village»

Govind Shahi, 17 ans, petit-fils et futur assistant en soins vétérinaires



coup d'argent dans un pays où le revenu minimal en agriculture se monte à deux francs par jour. Son père, dont la brève formation avait été financée par Helvetas, lui a affirmé: «Nous pouvons la payer. Vas-y, inscris-toi.»

Dialogue et fierté paternelle

Chakra ferme le magasin et se dirige avec son fils vers la maison de la grand-mère, à demi-cachée derrière des arbres, à quelques pas en contrebas du hameau. Sur une pente terrassée, attachés à un pieu, deux vaches et un veau paissent. Les animaux laissent tranquillement passer Chakra. Mais ils craignent Govind. La vache allaitante veut même lui donner des coups de tête. «Elle ne le reconnaît pas», s'amuse son père. Govind esquive sereinement les coups de cornes. La vache se calme et Govind montre à son père ce qu'il a appris sur les symptômes de maladies. Il explique ce que l'on peut déduire de la consistance des bouses de vache et montre comment palper correctement le cou ou les flancs de l'animal. Ils observent ensemble les mamelles. Govind examine délicatement la bouche

de la vache. Il parle avec enthousiasme et son père écoute attentivement. Peut-être parce qu'il apprend de nouvelles choses. Peut-être aussi simplement parce qu'il est fier des connaissances de son fils. Tous deux échangent un regard radieux.

Govind ne raconte rien de la vie à l'école. Mais il énumère ce qu'il y a appris. Comment organiser une campagne de vaccination pour les animaux. Où trouver les vermifuges et comment les stocker. Combien de fourrage frais ou séché donner aux bêtes. Comment faire du fromage frais avec du lait. Comment établir une comptabilité simple et préparer des factures. Et il a aussi appris ce que ces terres montagneuses fertiles permettent de cultiver, outre les traditionnelles céréales et légumineuses: des pommes de terre, des oignons, des noix, des racines de curcuma jaunes et des tomates.

À plusieurs reprises, il répète avec fierté et reconnaissance que ses parents et sa grand-mère ont été en mesure de

financer sa formation. Sans bourse nationale. Sans soutien d'une ONG. Uniquement avec ce qu'ils ont mis de côté ces dernières années.

Une bonne vie dans sa patrie

Lorsqu'on lui demande comment il imagine son avenir, Govind répond: «Je veux être autonome et indépendant.» Mais que signifie indépendant? Sa réponse est surprenante. «Être avec la famille. Faire quelque chose pour le village.» Il paraît plus âgé et plus mûr que les jeunes Suisses de son âge. «Je veux essayer de comprendre les préoccupations des paysans. Je veux les conseiller. Je peux leur procurer de meilleurs médicaments pour les animaux.»

Govind Shahi, fils de Chakra et petit-fils de Manpura Shahi, est convaincu que l'agriculture peut devenir une activité commerciale et il veut inciter les gens à poursuivre le développement de leur production. «Ici, nous ne produisons pas seulement pour nous, mais aussi pour la vente. Il s'agira d'aliments de qualité, qui ont une chance sur le marché, déclare-t-il, avant d'ajouter: on aura une bonne vie ici. Une vie où personne ne doit émigrer pour survivre. Une bonne vie, là où l'on se sent chez soi.»

Traduit de l'allemand par Elena Vannotti



Govind ne pense pas à quitter son village.



Portait des
seaux d'eau.

Portait ses
pommes de terre.

Porte ses
propres créations.

Moins de pénibilité, des revenus et une vie autonome
pour les femmes. Nous changeons ainsi la vie de personnes
défavorisées – vraiment. helvetas.ch/participez

Changer, vraiment



HELVETAS

FOCUS

Changer, vraiment –
d'une génération à l'autre

IMPULSION ET RÉSONANCE

Le musicien malien Habib Koité parle de la force de la transformation. Telle qu'il l'a aussi vécue dans sa famille liée à la tradition narrative africaine. Et le changement durable qui peut initier une coopération au développement judicieuse.

Par Hanspeter Bundi

«Je suis un Koité, et cela dit réellement tout de moi, de mon origine et de mon environnement social», déclare Habib Koité, star mondiale de la musique. Il est né dans une famille connue de griots, une dynastie de chanteurs et de poètes, où l'art de la musique et de la narration s'est transmis de génération en génération. Ses ancêtres étaient chanteurs à la cour des rois et seigneurs régionaux. Et ils étaient plus que cela encore. Ils transmettaient l'histoire de leur peuple dans leurs chansons et leurs récits. Les griots étaient les historiens d'une société d'avant la littérature.

La vie, c'est le changement

Dans la dynastie des Koité, le grand-père d'Habib a été le dernier musicien de cour et conteur. Cet homme respecté et fier avait réalisé que les jours des griots traditionnels étaient comptés. C'est pourquoi il a envoyé ses enfants à l'école. Ensuite le père d'Habib a suivi une formation de mécanicien et a travaillé dans un atelier à l'entretien de locomotives. «Cela a été un bouleversement pour toute la famille», déclare Habib Koité.

Il se considère lui-même comme un «griot moderne», qui associe les mélodies traditionnelles à la musique d'autres cultures. À la question de sa-



«L'éducation a déclenché en Afrique un développement qui ne peut plus être stoppé»

Habib Koité, star de la world music

voir si l'abandon de l'ancienne tradition griotte a représenté une cassure douloureuse pour la dynastie, il répond: «Regretter ne fait pas entrer l'argent dans la maison et la tradition ne nour-

rit pas une famille.» Et puis une phrase remarquable complète: «On ne peut pas échapper à l'inévitable. L'humanité et les gens évoluent. Cela vaut pour l'Afrique, tout comme pour l'Europe et l'Asie.»

Impulsions d'en haut et d'en bas

Selon Koité, cette évolution avait déjà débuté durant la période coloniale. «Les colonialistes sont arrivés en Afrique avec leurs connaissances et leurs compétences. Ils nous ont enseigné une langue et une culture totalement différentes.»

Les puissances coloniales n'ont toutefois agité ainsi que dans la mesure où cela servait leurs intérêts. Les revenus du développement agricole n'ont bénéficié qu'aux Européens et à une étroite frange de Maliens. Ce système a souvent été imposé par des expropriations violentes et un cruel travail forcé, et il s'est effondré avec le départ des Européens. L'infrastructure est tombée en ruine, les somptueux bâtiments coloniaux se sont détériorés, les prémisses d'une agriculture moderne ont disparu.

La coopération au développement moderne est comme l'antithèse de la politique d'exploitation coloniale. Elle permet un développement depuis la base et profite non pas aux élites mais aux démunis. Les ONG comme Helvetas sont d'importants protagonistes de cette évolution. Habib Koité les tient en grande estime. «Collecter de l'argent dans les pays riches pour aider les plus

Commentaire de l'invité

Les jeunes et les aînés se rapprochent

Ces dernières années, j'ai participé à de nombreux échanges sur les relations entre générations. À ces occasions, j'ai souvent été confronté à deux visions des choses: premièrement, la notion que c'était mieux avant prédomine. En réalité, les relations entre générations en Europe du nord et du centre se sont améliorées durant la dernière décennie. Les jeunes adultes et les parents vieillissants se soutiennent souvent. La relation entre grands-parents et petits-enfants s'est aussi intensifiée. D'une manière générale, jeunes et vieux se sont rapprochés par rapport à certaines valeurs sociales fondamentales – aussi parce que les jeunes générations sont devenues plus traditionalistes et les anciennes plus innovantes.

Deuxièmement, dans le cas de cohabitations ou des relations de voisinage intergénérationnelles, on prétend souvent que «plus il y a, mieux c'est», ce qui à mon avis est un principe erroné. Dans les pays européens du nord et du centre, on considère depuis longtemps que «l'intimité à distance» (de bonnes relations mais un espace propre à chaque génération) est la meilleure solution. Des femmes et des hommes jeunes et âgés apprécient de vivre sous le même toit avec différentes générations, mais pas dans le même foyer. Les jeunes acceptent l'engagement des personnes plus âgées pour autant qu'elles ne s'immiscent pas trop dans leurs affaires.

À mon avis, les règles en usage dans les échanges interculturels sont aussi valables pour les contacts et les projets intergénérationnels: apprentissage mutuel, ouverture à d'autres visions du monde et «engagement sans ingérence».



«engagement sans ingérence».

François Höpflinger,
prof. em. de sociologie
à l'Université de Zurich



© Renée Misser

Habib Koité a lui-même vécu l'impulsion que des éléments positifs peuvent apporter au bon moment.

pauvres dans le Sud est une belle et noble entreprise, affirme-t-il. Les résultats sont plus que positifs. L'aide au développement a apporté de nouvelles technologies et connaissances. Elle soutient des écoles et la formation professionnelle. En Afrique, nous avons aujourd'hui une nouvelle génération qui étudie dans de bonnes écoles et universités. L'éducation a déclenché en Afrique un développement qui ne peut plus être stoppé.»

L'être humain comme point de départ

Afin de montrer comment il est possible d'améliorer les résultats, Habib dessine avec des mots – à l'instar du conteur africain – l'image d'un paysan qui habite avec sa famille quelque part dans le Sahel. Il travaille dur pour nourrir ses nombreux enfants. Il possède des champs qui sont régulièrement menacés par la sécheresse. Cela suffit juste, tout juste. La famille se nourrit le plus souvent d'une bouillie de maïs. Il n'y a pas d'électricité et les enfants dorment à trois dans un lit. «Cet homme rentre

chez lui le soir après le travail, s'installe avec plaisir devant sa maison et savoure l'attention que lui porte ses enfants, explique Habib Koité. Il mène une vie très différente de celle des Européens qui veulent l'aider. Que doivent donc faire ces derniers? Doivent-ils se concentrer sur ce qui fait défaut à cette famille paysanne et créer un programme pour combler ces manques? Ou plutôt se mettre à la place des paysans pour connaître leurs idées et leurs rêves?» Poser la question, c'est y répondre. «Une coopération au développement réussie signifie prendre l'être humain comme point de départ», affirme Koité.

Il sait par expérience à quel point une petite impulsion donnée au bon moment peut avoir des effets bénéfiques. Helvetas a financé la réalisation d'un clip vidéo de ce musicien alors inconnu, qui n'avait pas encore sorti de disque. Cela a été le début d'une grande carrière. «Cigarette a bana», la chanson du clip, est devenue un tube en Afrique et a aussi fait connaître Habib Koité en Europe. Il est aujourd'hui une star internationale.

UN AUTRE MONDE

Comment la vie en Suisse a-t-elle changé? Nous avons demandé à des femmes et des hommes âgés de plus 80 ans quelles étaient leurs appréciations personnelles.

«Les légumes de culture bio ont pris une grande importance. Quand j'ai commencé avec l'agriculture bio-dynamique dans les années 1950, la demande était pratiquement inexistante. Je devais traverser la Suisse en tracteur pour amener des légumes à des particuliers intéressés, ce qui me prenait toute la journée. Aujourd'hui, même Coop et Migros vendent des légumes bio.»

Wolfgang W., 87 ans, anc. agriculteur, Hochwald SO

«Les frontières sont ouvertes aujourd'hui, on se rend facilement en Italie. Avant, pendant et juste après la guerre, je ne pouvais parler à ma cousine qu'à travers la barrière, je ne pouvais lui donner du sucre et du safran que clandestinement. La possibilité de se déplacer librement et de voyager dans d'autres pays ne va pas de soi.»

Francesca Bernasconi, 88 ans, est arrivée d'Italie à 4 ans; elle a travaillé dans une fabrique de chemises et a été plus tard femme au foyer, Coldrerio TI

«Les femmes ont conquis leur place dans la société! J'avais été une mère au foyer dépendante, puis à 50 ans j'ai travaillé pour la première fois. Mon emploi comme aide à l'Institut universitaire de biologie animale à Lausanne a complètement changé ma vie, en m'apportant de la liberté et des contacts sociaux.»

Yvonne Fatio, 88 ans, anc. collaboratrice à l'Institut universitaire de biologie animale à Lausanne, Pully VD



«La médecine a tellement progressé, la capacité de sauver des vies est immense aujourd'hui par rapport à ce qui était possible dans ma jeunesse. J'ai pu être opéré du cœur à 93 ans, faute de quoi je ne serais ni dans ce magazine ni dans ce monde. Tout ce que je vis maintenant est un cadeau, j'en suis heureux et reconnaissant.»

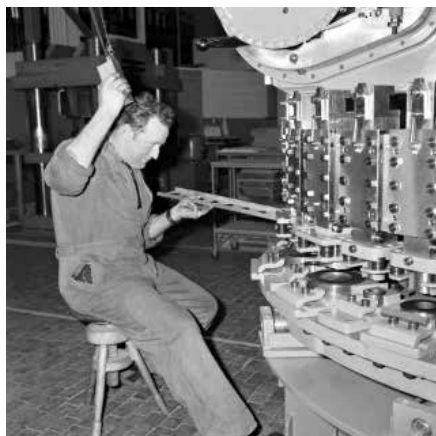
Jean Barman, 96 ans, anc. confiseur-chocolatier, Territet VD

«La relation entre la génération des grands-parents et celle des petits-enfants est devenue plus simple, plus détendue et plus naturelle que par le passé. Cela tient peut-être au fait que les patriarches, les chefs de famille qui voulaient toujours décider de tout et savaient toujours mieux que les autres, se font plus rares.»

Alfred Homberger, 90 ans, anc. installateur-électricien diplômé, Gümliigen BE

«Pour les jeunes qui apprennent ou travaillent déjà, de nombreuses possibilités de continuer à se former sont offertes – pouvant aller jusqu'à un diplôme universitaire dans plusieurs cas. C'est un grand progrès. Toutefois cela engendre le risque de voir trop de gens compétents abandonner un bon métier pour poursuivre des études.»

Gion Bundi, 90 ans, anc. enseignant pour la formation professionnelle, Coire GR



«Aujourd'hui, la liberté accordée à la vie des autres est bien plus grande qu'avant. Quand j'allais à l'école, une camarade de classe a été mise de côté par les élèves et rabaissée par l'instituteur lui-même – parce qu'elle était la fille d'une mère célibataire. On n'y attacherait plus d'importance maintenant. Chacun peut vivre comme il l'estime juste.»

Rosmarie Saxer, 89 ans, anc. institutrice et femme de pasteur, Hundwil AR



© Keystone (3)

Entretiens par: Elisa Bühler, Hanspeter Bundi, Catherine Rollandin, Susanne Strässle, Dorothea Wawrinka. Photos: en Suisse, années 40.

TA VIE, MA VIE

Grands-parents et petits-enfants au Bangladesh, en Éthiopie et en Bolivie parlent de leurs vies respectives. Seulement deux générations les séparent. Mais le quotidien et les perspectives ont foncièrement changé.

Bolivie: «Saisissez votre chance!»

Geovanna veut encore étudier après sa formation de secrétaire. Ses parents peinent à le comprendre. Mais sa grand-mère Maria la soutient – car elle trouve que d'autres jeunes ne saisissent pas leur chance.

Avant, ce n'était pas mieux. María Paz (68 ans) n'a pas la nostalgie du passé, comme c'est souvent le cas en Suisse. Quand elle parle de son enfance, il est surtout question de pénurie et de restrictions. «Nous vivions dans une maison en pisé et en paille. Nous mangions du maïs, du quinoa, des pommes de terre et des légumineuses. Quand il y avait du lait, c'était juste pour les enfants. Nous n'avions pas l'électricité. Pour l'eau, nous devions marcher pendant une heure. Il n'y avait pas de possibilités de transport en ville.» María Paz ne se plaint pas et n'accuse personne. Elle raconte, constate, et c'est seulement quand elle dit ne pas avoir reçu une éducation convenable que ses propos sonnent un peu comme un reproche. La petite María est allée à l'école pendant seulement trois ans. Aujourd'hui, María Paz sait un peu lire, un peu écrire et un peu compter. «Les parents refusaient que nous, les filles, allions à l'école. Ils voulaient que nous apprenions à cuisiner.» Et elle a appris à cuisiner. Elle a aidé au travail des champs, surveillé le bétail de la famille, s'est mariée jeune et a mis huit enfants au monde. Aujourd'hui,

elle est heureuse que la vie soit plus facile pour sa petite-fille. «Nous avons pu voir comme elle a progressé et terminé le collège. Et maintenant, elle veut étudier.»

Après l'école primaire et secondaire, Noemí Geovanna Mamani Quispe (20 ans) a suivi une formation de secrétaire. Elle en veut plus: «Je veux

l'armée. Les sœurs ont fait des mariages malheureux et mettent Geovanna en garde contre le fait de se lier trop vite et trop facilement. Geovanna prend ces avertissements au sérieux. «Bien sûr je veux un jour avoir des enfants. Deux, un garçon et une fille. Mais je veux d'abord terminer mes études. Je choisirai moi-même mon mari avec soin.»

Quand Geovanna écoute sa grand-mère, elle est frappée par deux choses. «La vie à son époque était moins compliquée, l'air était meilleur et il y avait moins de violence dans la rue. Mais aujourd'hui, nous avons plus de possibilités, à l'école et au travail.» Elle résume en une seule phrase sa façon d'aborder la vie: «Je pense que la vie est difficile. Mais si on se donne vraiment de la peine, on peut atteindre ses objectifs.» Elle doit se battre pour y parvenir. Ses parents ne comprennent pas bien qu'elle ne veuille pas travailler comme secrétaire, mais encore étudier. «Je manque de soutien», dit-elle et ses yeux se remplissent de larmes.

Sa grand-mère en revanche est favorable aux études. «Les jeunes ont de meilleures opportunités d'étudier et d'apprendre un métier, déclare-t-elle. Mais tous ne les utilisent pas. Ils choisissent la facilité. Ils se laissent aller à boire et les filles tombent enceintes très jeunes.» Mais elle a une haute opinion de Geovanna. «Elle sait que la vie est difficile aujourd'hui aussi, mais elle travaille dur. En outre, elle aide ses parents et elle me respecte.»

Interview: Wendy Rivera, texte: Hanspeter Bundi



María Paz et sa petite-fille Noemí Geovanna Mamani Quispe vivent toutes les deux dans la petite ville bolivienne d'Achocalla, non loin de La Paz.

travailler dans une institution importante ou dans une grande entreprise. Pour cela, j'ai besoin d'étudier.» À l'Université, elle suit le cours préparatoire à des études de commerce. Elle vit dans la maison de ses parents, dans une chambre qu'elle partage avec son plus jeune frère. Le père travaille comme mécanicien automobile, la mère s'occupe de la petite ferme. Les frères aînés ont émigré en Argentine ou sont dans

Bangladesh: «Jamais je ne pourrai vivre ainsi, je veux être libre»

Grand-mère Sokhina n'a jamais quitté la maison. Sa petite-fille veut découvrir le monde. Sinthia veut faire carrière et être tout pour ses parents, même un «fils» – mais elle ne veut rien savoir du mariage.

Sokhina Khatun parle calmement de ce qui semble incroyable à des oreilles occidentales: «En tant que fille, je ne pouvais pas quitter notre maison et la cour intérieure, je n'ai jamais franchi notre portail. Même après le mariage, je ne sortais jamais de la maison. Mon mari faisait même les courses. La ville était considérée comme dangereuse.» Il n'y a pas d'amertume dans la voix de cette femme de 75 ans. «Le monde extérieur me faisait un peu peur. Mais parfois des amies me rendaient visite, et c'était bien ainsi.» Sokhina a été mariée jeune à un cousin de près de 20 ans son aîné. Ils vivaient dans une maison en tôle ondulée avec deux pièces et une véranda. «Mon mari travaillait dans une fabrique de produits chimiques. Nous avions l'électricité et partagions une fontaine, trois salles de bains et trois toilettes avec six familles voisines.»

«Je ne pourrais jamais vivre comme ma grand-mère», rétorque Sinthia Sultana Dulon. Le point de vue de la jeune femme de 20 ans est sévère: «À son époque, la vie était monotone et sans liberté. Je veux m'amuser.» Les deux femmes sont proches comme le

leurs perspectives ne peuvent pas être plus différentes. «Je veux être libre, étudier, je joue au football dans une équipe féminine, je rencontre mes amis.» Bien que pleine de joie de vivre, l'étudiante en informatique est une jeune femme sérieuse. «Dhaka reste une ville dangereuse pour les femmes. Nous devons faire avec.» Pas question d'avoir un petit ami, et pas seulement parce que ce n'est pas permis: «Je veux me concentrer sur mes études.»

«Les jeunes ont une grande liberté, estime sa grand-mère. Ils choisissent

pour moi. Mais j'aurai le dernier mot et pourrai décider.» Ces déclarations contradictoires en disent long sur le chemin compliqué d'une modernité qui veut préserver ses traditions.

Sinthia vit avec ses parents – son père est chauffeur, sa mère femme au foyer – ainsi qu'avec sa sœur et un oncle dans un appartement en ville. Elle n'a encore presque rien vu du monde et même du Bangladesh. Elle veut que cela change quand elle aura son bachelors en poche dans deux ans: «J'aimerais étudier à l'étranger. Je fais tout pour obtenir une bourse, mais c'est difficile.»

C'est surtout à travers Internet que Sinthia connaît le monde. «J'aime le sport et la musique, mais Internet est le plus important! Quelqu'un a offert un ordinateur portable à la famille. Je surfe beaucoup et je peux ainsi voyager partout, se réjouit-elle. Je sais que le Web a aussi ses mauvais côtés, les terroristes y tissent des réseaux, les femmes y sont harcelées, mais Internet représente tout pour moi!»

Sokhina, qui n'est jamais allée à l'école, confie: «Je devais me battre parfois, mais aujourd'hui je suis heureuse car la vie est plus facile pour mes petits-enfants. L'important c'est qu'ils reçoivent tous une bonne formation.» Elle a beaucoup de petits-enfants après avoir

mis au monde dix enfants, dont neuf ont survécu.

Pour sa part, Sinthia n'a qu'une sœur. «Bien sûr, tous les parents aimeraient un fils, déclare-t-elle. Dans dix ans, je veux occuper une place importante et faire la fierté de mes parents. Je veux être ce qu'un fils serait pour eux. Oui, je suis leur fils!»

Interview: Nayela Akter et Gabriele Grossenbacher, texte: Susanne Strässle



Sokhina Khatun, 75 ans, et sa petite fille Sinthia Sultana Dulon, 20 ans, vivent dans un des quartiers très peuplés de Dhaka, la capitale du Bangladesh.

eux-mêmes leur conjoint, ils portent des jeans. C'est bien, il faut vivre avec son temps.» Elle est heureuse que Sinthia respecte cependant les traditions. Mais concernant le mariage, Sinthia affirme d'abord, hors des conventions: «Je ne veux pas ça! Je devrai alors rester à la maison et cuisiner pour mon mari, qu'est-ce que c'est comme vie?» Plus tard, elle ajoute: «Si cela devait se passer, mes parents chercheraient un mari

Éthiopie: «Planifier l'avenir était impossible auparavant»

Gebretsadikan rêve d'un travail au Qatar. Son grand-père était aussi parti très loin, mais il s'agissait alors d'une question de survie. Hadush explique pourquoi il y avait autrefois plus d'eau et de terres fertiles, et cependant plus de famine – et pourquoi il regrette quand même l'ancien temps.

Gebretsadikan Weldu, 17 ans, vient de terminer la classe de 10e. Il travaille maintenant comme surveillant de nuit dans les collines, où se trouvent les dizaines de ruches du village. Mais il est impatient de commencer bientôt un apprentissage de mécanicien automobile. «J'irai ensuite quelques années au Qatar! Des parents à nous y gagnent bien leur vie. La famille va rassembler de l'argent pour le voyage.» Son grand-père est aussi parti très loin autrefois – mais c'était une question de survie. «Pour que notre bétail ne meure pas à cause du manque de sel à la saison des pluies, nous devions aller à pied dans le désert de Danakil avec des animaux de trait pour chercher du sel», raconte Hadush Teferi Gebrihet, 80 ans. La région en cuvette à la frontière de l'Érythrée est réputée être l'une des plus dangereuses et inhospitalières du monde. «C'était très dangereux. On pouvait y mourir de soif ou être tués par des tribus hostiles.»

Il analyse avec perspicacité la situation d'avant et actuelle. «Mon village était verdoyant. Il y avait des prés et des forêts, beaucoup plus de sources

et de grands troupeaux – et pourtant la faim régnait souvent durant les années de sécheresse. Pourquoi? Car on ne savait pas comment gérer les ressources, entreposer les récoltes, collecter l'eau. C'est différent aujourd'hui. Cette année a été la plus sèche que j'ai connue, mais nous n'avons pas souffert de la faim et notre bétail a survécu. Car nous avons appris, et le gouvernement local de même, ce qu'il faut faire.»

Son petit-fils ne connaît pas la faim. Il mange même parfois dans un modeste restaurant local. C'était im-

possible. Chaque maison a l'électricité, une route passe près du village et des bus circulent. Les gens sont reliés au monde par les médias. «Nous apprenions les nouvelles par les voisins, les proches et à l'église», dit le grand-père. Son petit-fils écoute la radio et regarde les matches de football du FC Chelsea à la télévision. Il a un téléphone portable dans sa poche.

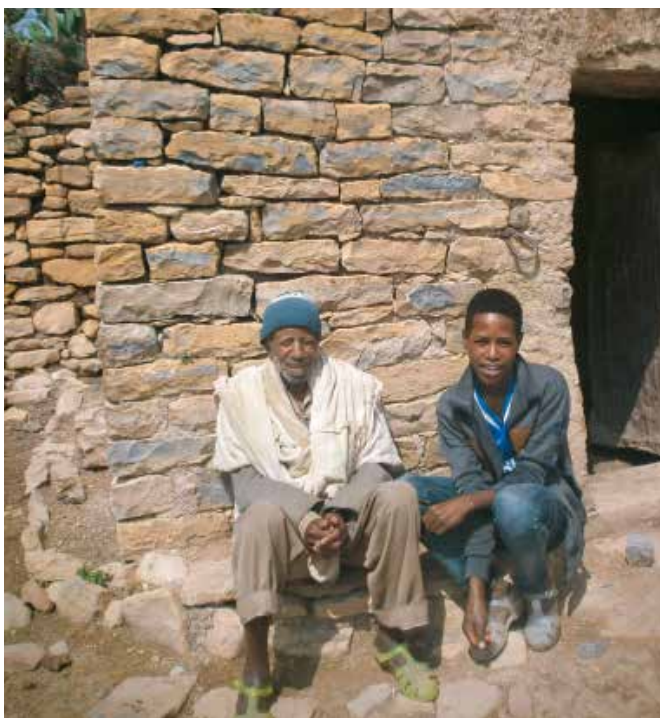
Aider à la ferme familiale, qui est de taille moyenne avec 1,5 hectare et six vaches, a toujours été normal pour Gebretsadikan. De même, aller

à l'école était évident pour lui et ses frères et sœurs. Dans la fratrie de son grand-père Hadush, seul un de ses frères a été orienté vers une formation sacerdotale. Gebretsadikan a appris de son grand-père que les maladies comme la rougeole et la varicelle étaient ce qu'il y avait de pire autrefois. Beaucoup ont perdu leurs enfants. Hadush acquiesce: «Nous étions impuissants. La médecine manquait. Donc on ne pouvait guère planifier pour l'avenir.» Aujourd'hui, les services de l'hygiène contrôlent la qualité de l'eau des puits du village et la famille a ses propres latrines.

Pourtant, le grand-père pense au passé avec nostalgie aussi. «C'était un monde plein de bonté, on aimait tendrement ses proches. Ils nous rendaient visite, on leur lavait les pieds

et ils nous bénissaient.» Les jeunes d'aujourd'hui ont surtout le business en tête. Son petit-fils n'est pas attaché aux traditions, cela se voit à ses vêtements et à sa coiffure. Mais son grand-père déclare quand même avec satisfaction: «Il peut bien mieux profiter de sa vie que nous autrefois.»

Interview: Hamelmal Gebrekristos, texte: Susanne Strässle



Le grand-père Hadush Teferi Gebrihet, 80 ans, et son petit-fils Gebretsadikan Weldu, 17 ans, habitent le village d'Adiharena dans l'est du Tigray.

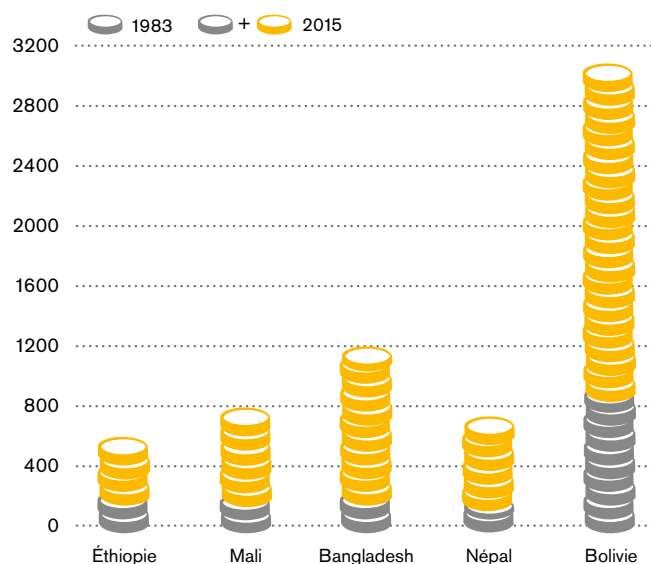
possible autrefois et pas seulement à cause de l'argent comme l'explique le grand-père: «Celui qui faisait cela avait mauvaise réputation et ne trouvait pas de conjoint.»

La famille de Gebretsadikan vit, comme son grand-père, toujours dans une construction traditionnelle en pierres naturelles. Ce qui a radicalement changé à Adiharena, c'est que

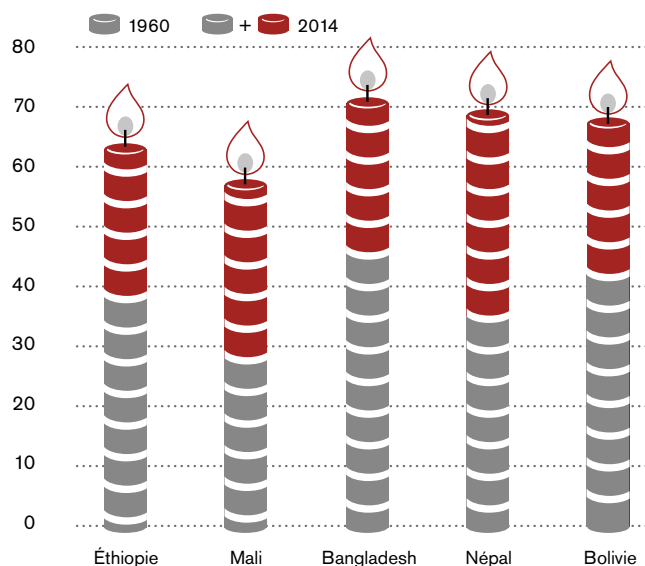
EN HAUSSE

L'économie prospère, l'espérance de vie augmente, plus de personnes ont de l'eau potable, toujours plus d'enfants vont à l'école: dans les pays en développement, beaucoup de choses se sont passées ces dernières décennies.

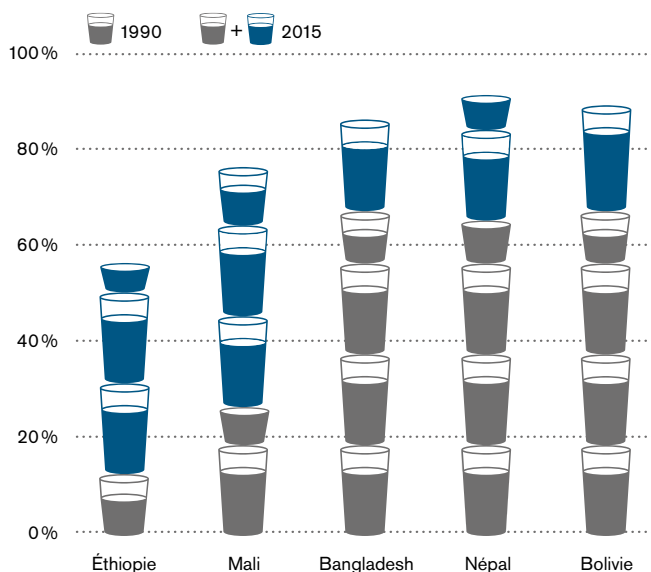
Revenu national brut par habitant (en USD)



Espérance de vie à la naissance (années)

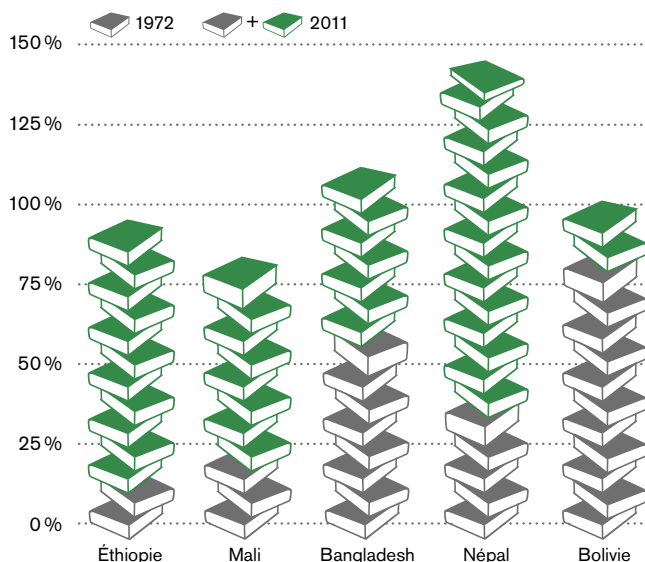


Accès à l'eau potable (% de la population)*



*accès à un approvisionnement sûr en eau, comme une pompe à eau ou un système de canalisations.

Taux de scolarisation primaire (% de population en âge de scolarisation)*



*Taux brut de scolarisation: exprimé en % de la population en âge officiel de scolarisation. Indépendamment de l'âge, des valeurs supérieures à 100% sont possibles – en raison de scolarisation précoce ou retardée, ou de redoublement.

Sources: Banque mondiale, sauf pour l'eau potable: rapport 2015 JMP

Illustration: Nadine Unterharrer

NE PAS LÉGUER DES CONFLITS

Sibyl Matter, notaire à Berne, parle d'ancien droit successoral et de nouvelles constellations familiales, de la façon d'éviter des conflits intergénérationnels et du besoin qu'ont des personnes de ne pas penser qu'au cercle familial dans leur testament.

Interview: Hanspeter Bundi

La réunion chez le notaire et les émotions à la lecture d'un testament. Cela fait-il partie de votre quotidien?

Non, je n'ai encore jamais vécu cela. À Berne, le contenu des testaments est généralement communiqué par écrit. Je n'ai vu de telles scènes qu'au cinéma. Mais le droit successoral est naturellement source de nombreux conflits potentiels.

C'est pour cette raison que les gens viennent vous voir? Pour éviter des conflits entre leurs descendants?

Oui, pour éviter des conflits ou pour offrir une sécurité optimale au partenaire survivant. Parfois, les clients savent très bien comment ils veulent régler leur héritage et d'autres fois ils changent d'idée au cours de la discussion. Le plus délicat, c'est quand les parents veulent traiter leurs enfants de manière inégale.

Comment une personne en vient-elle à vouloir favoriser un enfant?

Cela est en général lié à des déceptions. Une fille s'est occupée durant des années de ses parents, alors que ses frères et sœurs n'étaient jamais présents. Ou un enfant a rejeté un nouveau ou une nouvelle partenaire. Je réfléchis alors avec les clients aux conséquences qu'aurait une différence de traitement sur les rapports entre les enfants. Au fait que cela pourrait rendre un mauvais service à l'enfant privilégié. Qu'ils pourraient peut-être léguer à la génération suivante un conflit entre eux-mêmes et l'enfant, conflit qui ne pourrait alors plus être réglé. Souvent cela leur permet de voir clair.

Que peut-on faire d'autre pour éviter des conflits après sa mort?

Aborder les sujets délicats de son vivant et informer ses proches de ses plans! Par exemple, quand un père veut inclure sa nouvelle partenaire dans son testament, il devrait le dire à ses enfants. Si ceux-ci l'apprennent après son décès, cela peut engendrer un sentiment de rancœur à l'égard de cette femme. Cette situation aurait pu être évitée si les enfants n'avaient pas appris la nouvelle dans un moment particulièrement pénible et surtout par surprise. On sait

«Heureusement, traiter de façon égale les descendants va de soi pour la plupart des gens»

Sibyl Matter, notaire et médiatrice

par expérience que de tels conflits sont très éprouvants pour le ou la partenaire avantage(e). De façon regrettable, ils ne sont pas rares.

Heureusement, traiter de façon égale les descendants est important et va de soi pour la plupart des gens. Il est aussi très rare que les gens aient le sentiment de devoir encore tout déterminer après leur mort. Cela a aussi à voir avec l'augmentation de l'espérance de vie.

Comment cela?

L'actuel droit successoral date du début du 20^e siècle. À l'époque, les hommes avaient une espérance de vie de 55 ans et les femmes de 60 ans à peine, soit au-dessous de l'âge de la retraite selon

l'assurance vieillesse. Dans le passé, les parents laissaient souvent derrière eux des enfants mineurs. Aujourd'hui, on devient beaucoup plus âgé et la retraite marque une nouvelle étape de vie dont les gens veulent profiter.

Souvent les parents veulent léguer à leurs enfants plus que ce qu'ils ont eux-mêmes hérité.

Bien des personnes des dernières générations y sont parvenues. Mais la tendance s'inverse. Cela est lié à l'augmentation de l'âge et des coûts des soins de santé, mais pas seulement. Beaucoup ont en outre déjà l'âge de la retraite quand leurs parents décèdent et ne dépendent plus autant de cet argent.

À mon avis, il incombe aux parents de donner à leurs enfants la meilleure éducation et formation possible, de les accompagner dans la vie et d'en faire des personnes indépendantes. Dans la mesure des possibilités, ils devraient les aider financièrement par exemple pour une formation professionnelle qu'ils ne pourraient pas s'offrir tant que leurs propres enfants sont encore petits. Par la suite, les parents ne devraient pas épargner pour les enfants, mais profiter de la vie. D'après mon expérience, c'est aussi ce que pensent les enfants.

Votre père a écrit une magnifique chanson sur la répartition, qui dit que tout irait mieux sur Terre si les biens étaient distribués de manière plus égalitaire. «Dene, wo's guet geit, giengs besser, giengs dene besser, wo's weniger guet geit ... »

Il n'y a rien à ajouter.

Est-ce que beaucoup de gens viennent vous voir avec l'idée de vouloir



Sibyl Matter

Sibyl Matter, porte-parole, notaire et médiatrice, est avocate spécialiste FSA pour le droit successoral. Le 9 novembre, elle a fait un exposé dans le cadre de la conférence «Testament et règlement de la succession» d'Helvetas et répondu à des questions sur le droit successoral, la succession et les legs. Sibyl Matter est une des filles du poète et chansonnier bernois décédé Mani Matter, qui a écrit une chanson très pertinente sur la solidarité et une juste répartition des richesses: «Dene wo's guet geit ...».

Étude d'avocats et notaires:
www.solvas.ch

donner quelque chose en dehors du cercle familial?

La plupart des gens désignent en priorité leurs proches comme héritiers: le ou la partenaire et bien sûr leurs descendants. Mais il n'est pas rare qu'ils pensent aussi à des institutions d'utilité publique et leur fassent un legs sous la forme d'une certaine somme d'argent.

Qu'est-ce qui incite les gens à léguer quelque chose à des étrangers? Vous en parlent-ils?

Les personnes qui font un legs à une institution d'utilité publique ont souvent déjà soutenu de leur vivant les objectifs de l'organisation en question: par un engagement personnel ou par des dons. La libéralité successorale est alors le prolongement de cet engagement. Parfois, les gens ont pour déclencheur des images impressionnantes ou des prises de conscience drastiques ramenées de voyages à l'étranger. Ou bien les testateurs ont connu et apprécié une organisation et ses buts à travers un coup du sort qui les a frappés, par exemple une maladie, et c'est pourquoi ils veulent la soutenir après leur mort.

Les bases légales du droit successoral ont plus de cent ans. Ces dispositions sont-elles encore adaptées à notre époque?

Depuis l'entrée en vigueur du droit successoral, il n'y a pas que l'espérance de vie qui a changé mais les formes de vie aussi. Le droit successoral est toujours conçu pour la structure familiale classique: le père, la mère et les enfants communs. Mais aujourd'hui on trouve des familles recomposées, «arc-en-ciel» et sans enfants, des couples non mariés et d'autres constellations viennent encore s'ajouter. Les personnes ne vivant pas dans une structure familiale classique devraient prendre conseil et rédiger un testament, car les réglementations légales prévues pourraient ne pas être les bonnes pour elles.

Les choses bougent-elles un peu à cet égard?

Le Conseil fédéral s'est attaqué à la révision du droit successoral. Les avant-projets présentés à ce jour vont certes dans le bon sens, mais se révèlent inaboutis quand on y regarde de plus près et sont loin d'être satisfaisants. L'Association des avocats spécialistes du droit successoral

tente donc de faire passer d'importantes idées et le savoir-faire nécessaire dans le processus législatif.

Qu'est-ce qu'un bon testament pour vous?

Un testament clair et bien pensé, sans charabia d'avocat. Dans l'idéal, les personnes concernées en ont déjà connaissance. Un bon testament est celui qui ne lègue pas également des conflits. Se faire conseiller pour la rédaction d'un testament est de l'argent bien investi, car il est ensuite trop tard pour le faire corriger si la réglementation n'est pas claire ou si le testament se révèle être contestable.

Traduit de l'allemand par Christine Mattlé



Pour toute question sur la succession et le testament ou pour commander notre brochure «Testament», Frédéric Baldini est à votre disposition:

frederic.baldini@helvetas.org
tél. 021 804 58 10

EN SAVOIR PLUS

{ Sur le thème du focus: «Changer, vraiment – d'une génération à l'autre»

Films



Le promeneur d'oiseau

Chine, 2014, DVD 110 min.

CHF 16

Un vieux paysan chinois décide de faire le grand voyage de Pékin à son village pour rendre la liberté à son oiseau, le compagnon de ses années passées à travailler en ville. Sa petite fille Wei, enfant unique de parents aisés, sera du voyage. En chemin, le monde du grand-père et celui de sa petite Wei vont se rencontrer

de façon parfois explosive, tout en tissant des liens forts entre eux, et entre passé et avenir.



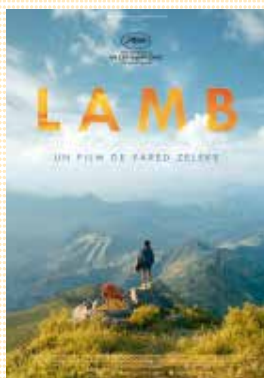
À peine j'ouvre les yeux

Tunisie, 2015, DVD 100 min.

CH 23

Tunis, peu avant la chute du président Ben Ali et la vague du Printemps arabe: Farah vient d'obtenir son bac et sa famille fête l'événement en imaginant la jeune femme faire des études de médecine. Mais Farah chante dans un groupe de rock et rêve de musique. Le film de Leyla Bouzid dépeint une jeunesse

qui veut vivre intensément et qui, en payant le prix fort, finira par faire céder le carcan de la société et le régime politique. Distribué par www.trigon-film.org



Lamb

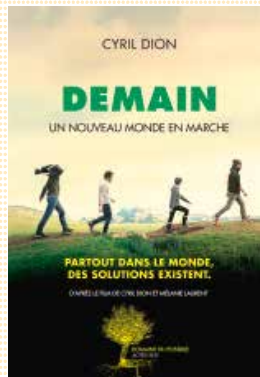
Éthiopie, 2015, DVD 95 min.

CHF 23

La sécheresse qui sévit dans la campagne oblige le père du jeune Ephraïm d'aller chercher du travail en ville, et il confie le garçon à un cousin éloigné. Ephraïm va devoir faire face à l'intolérance et à la violence. En même temps, il protège avec tendresse un mouton devenu son seul ami. Et le jeune garçon va résister

au poids des traditions et découvrir un sentiment de liberté à travers sa cousine, jeune femme résolue à s'affranchir du destin social imposé aux femmes. Distribué par www.trigon-film.org

Livres



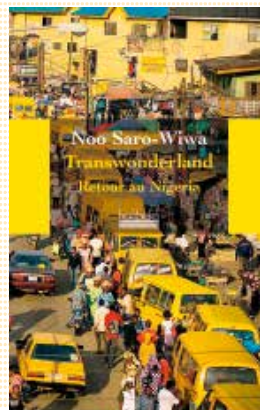
Demain, un nouveau monde en marche

Cyril Dion, éditions Actes Sud 2015

CHF 34.10

La conjonction des crises écologiques, économiques et sociales n'a jamais été aussi préoccupante. Et pourtant les responsables politiques ne réagissent pas vraiment. Plutôt qu'amplifier le concert des catastrophes auxquelles l'humanité est confrontée, Cyril Dion choisit d'élabo-

rer une vision désirable de ce que pourrait être l'avenir. Avec la réalisatrice Mélanie Laurent, il voyage dans dix pays pour découvrir à quoi notre monde pourrait ressembler demain, si nous mettions bout à bout certaines des meilleures solutions que nous connaissons déjà dans l'agriculture, l'énergie, l'économie, l'éducation et la démocratie.



Transwonderland – retour au Nigeria

Noo Saro Wiwa, éd. Hoëbeke 2013

CHF 34.50

La jeune écrivaine Noo Saro Wiwa, née en 1976, a grandi en Angleterre avec sa mère. En 1995, son père Ken Saro-Wiwa, écrivain respecté, producteur de télévision et militant écologiste engagé, est exécuté par le régime militaire du dictateur Abacha. La jeune fille rompt totalement avec le pays de son père. Elle n'y retournera

que dix ans plus tard, décidée à comprendre pourquoi son père aimait tellement le Nigeria. Ce livre raconte le voyage de l'auteure dans une Afrique nouvelle, où une modernité mondialisée cohabite violemment avec des traditions qui se vivent au quotidien.

Lien

www.gpclimat.ch

«Nous n'héritons pas de la Terre de nos ancêtres, nous l'empruntons à nos enfants». Le mouvement Grands-parents pour le climat – Suisse a fait sienne cette citation qui reflète son inquiétude et son engagement pour l'avenir, dans le sens d'une responsabilité affective intergénérationnelle. Menant diverses actions, toute personne intéressée à les rejoindre, quel que soit son âge, est la bienvenue!

120 000 SIGNATURES

Economie sans frontière, restriction des droits humains? On ne peut pas continuer ainsi. L'initiative pour des multinationales responsables a été déposée officiellement le 10 octobre. Jusqu'ici, le Conseil fédéral a fait la sourde oreille. La requête rencontre aujourd'hui un large soutien.

Par Bernd Steimann

Le 10 octobre, le moment est enfin arrivé: une année et demie après le lancement de l'initiative pour des multinationales responsables (IMR), des représentant-e-s de quelque 80 ONG ont déposé 120 000 signatures à la Chancellerie fédérale. Aucun grand parti ni groupement professionnel important n'a officiellement soutenu la collecte de signatures. C'est une large coalition d'organisations de protection de l'environnement, de défense de droits humains et de développement – dont Helvetas – qui a définitivement inscrit une requête importante à l'agenda politique suisse avec cette initiative.

L'initiative exige des règles contraignantes pour que les entreprises suisses respectent les droits internationaux humains et les standards de l'environnement, aussi à l'étranger. Ce qui semble aller de soi n'est de loin pas courant partout. Alors que l'économie opère aujourd'hui à l'échelle mondiale, que les investissements transfrontaliers et le marché libre sont solidement assurés sur le plan juridique, la plupart des règlements sociaux en faveur des travailleurs, de la population et de l'environnement s'arrêtent aux frontières nationales. Une situation confortable pour les entreprises actives au niveau mondial, dont beaucoup sont installées en Suisse. Peu importe les conditions permettant de réaliser des bénéfices ailleurs – la direction du groupe est rarement tenue pour responsable. L'ONU a reconnu ce déséquilibre depuis de nombreuses années et a adopté en 2011 les principes directeurs pour l'économie et les droits humains. Ceux-ci exigent entre autres un devoir de diligence pour les entreprises et l'accès à des voies de recours pour les lésés. Un standard sur lequel la Suisse aussi devrait s'orienter.



© Martin Bichsel

Première étape franchie: l'initiative Multinationales responsables est déposée.

Mais le Conseil fédéral refuse catégoriquement de prendre des mesures juridiques et continue à miser sur l'engagement volontaire des entreprises. Bien que de nombreux événements tragiques survenus ces dernières années ont démontré que même des violations massives des droits humains peuvent malgré tout se passer. L'implication d'entreprises suisses est régulièrement dévoilée au grand jour. Les négociants genevois en matières premières, Trafigura et Vitol, en sont le dernier exemple. L'organisation Public Eye a récemment révélé qu'ils faisaient des affaires juteuses en livrant à des pays africains du carburant à haute teneur en soufre. Ils agissent pourtant dans le cadre des valeurs limites de pollution dans ces pays, celles-ci étant cependant très élevées: au Ghana par exemple, elles sont 300 fois supérieures aux valeurs limites suisses. Pour faire des bénéfices, les négociants mettent apparemment sciemment la santé de la population en danger, alors qu'il se-

rait facile de fournir un carburant de meilleure qualité. «La responsabilité des entreprises est indépendante de la situation politique», estime à ce sujet Andreas Missbach de Public Eye. De telles affaires ne seraient plus possibles avec un devoir de diligence contraignant.

Une action s'impose. Certaines entreprises sont heureusement en avance sur le Conseil fédéral. «Si les entreprises ne prennent pas leurs responsabilités, qui va le faire? Cette initiative n'exige rien d'impossible», affirme Marc Bloch, producteur de café à La Chaux-de-Fonds. À l'heure actuelle, la population suisse semble également le voir ainsi. Selon un sondage représentatif en été 2016, quelque 90 % des électeurs soutiennent cette cause. Même si les choses peuvent encore changer jusqu'à la votation, le débat sur l'économie et les droits humains est définitivement lancé.

Bernd Steimann est coordinateur pour la politique de développement chez Helvetas

Traduit de l'allemand par Stephanie Zutter

SUR LES BANCS D'ÉCOLE

Se retrouver à l'école dans une classe en Tanzanie et découvrir le quotidien des enfants en parlant avec les enseignants: c'est l'un des moments forts du nouveau voyage en Tanzanie proposé par Globotrek. Il permet aussi de faire la fantastique expérience de la nature et des animaux sauvages des parcs nationaux.

Par Franca Palmy
et Susanne Strässle

Assis dans la salle de classe de troisième année à Maweni, une commune proche de la ville d'Arusha, nous nous apprêtons à assister à une leçon inhabituelle. Un balai est appuyé contre le tableau noir à côté d'un seau. Le jeune instituteur Filipo Lasseko explique aux 33 filles et garçons combien il est important de veiller à la propreté des latrines pour éviter les maladies. Loin de s'en tenir à la théorie, il saisit les ustensiles de nettoyage et conduit les élèves dans les latrines de l'école, où il montre comment faire. En se bousculant, des enfants veulent l'imiter – aussi pour faire bonne impression sur les visiteurs venus d'Europe. Il s'agit ensuite d'apprendre à se laver les mains, en frottant bien aussi entre les doigts. Les enfants appliquent ce savoir à l'école et le transmettent aussi chez eux à leur famille.

À la Dumbeta Primary School dans le village de Katesh, l'heure est aussi

à la pratique. Lorsque nous prenons place dans la salle de classe, les enfants nous dévisagent avec curiosité. Certains tendent le cou pour mieux nous voir, les rangs sont parcourus de murmures et de rires. Mais l'institutrice Halima Kiloli demande le silence. Elle brandit un gros réveil. Leçon d'anglais: elle énonce une heure dans cette langue et un élève est appelé pour venir régler l'heure correctement. Si c'est juste, tout les enfants applaudissent.

Voyages Helvetas 2017

Helvetas offre divers voyages de volontariat et de visites de projet en collaboration avec Globotrek. Les personnes intéressées peuvent découvrir le projet de perfectionnement des instituteurs dans le cadre du voyage Helvetas «Aufstrebendes Tansania».

Informations sur www.globotrek.ch
→ **Helvetas-Reisen** (voyages guidés en allemand)

Atteindre beaucoup avec peu de moyens

Dans de nombreuses écoles africaines, un apprentissage pratique et interactif est encore rare. L'enseignement de face qui consiste à faire répéter et recopier les élèves reste la règle. L'absence de matériel scolaire adéquat en est aussi la cause. Souvent, le gouvernement ne met qu'un seul livre scolaire à disposition et laisse les enseignants se débrouiller. Il n'en va pas autrement en Tanzanie, bien que l'éducation soit considérée comme prioritaire par de nombreuses familles aujourd'hui, ainsi que l'explique Anthony Marloa, instituteur à la Dumbeta Primary School. C'est pourquoi Helvetas propose aux enseignants des régions d'Arusha, de Kilimandjaro et de Manyara de suivre une formation d'«Expert Teacher», pour transmettre ensuite à leurs collègues des méthodes d'enseignement efficaces. Ils apprennent aussi à enseigner de solides connaissances aux enfants avec peu de matériel pédagogique et des moyens auxiliaires réduits.



L'instituteur Anthony Marloa a donné l'élan pour créer la bibliothèque.



Des écolières parlent de leurs plans d'avenir aux visiteurs.



© Christian Bobst

Les voyageurs vivent le quotidien d'une classe en Tanzanie.

Anthony Marloa est l'un des «Expert Teachers». Il raconte comment il se sert de matériel visuel pour enrichir son cours: «Dans notre culture et dans nos villages, il existe des impulsions innombrables et inestimables. Nous n'avons peut-être pas de microscopes ou de coffrets de chimie, mais je sculpte des masques traditionnels avec les enfants, afin de leur transmettre des pratiques culturelles et améliorer leur dextérité. Dans le tout nouveau jardin de l'école, ils apprennent à protéger l'environnement, notamment en économisant l'eau, et ils découvrent la botanique.» Grâce à son initiative soutenue par d'autres enseignants, une bibliothèque scolaire a même été mise sur pied.

Des plans ambitieux

Les bâtiments scolaires que nous visitons en Tanzanie sont plutôt spartiates, avec des murs dénudés, des tableaux noirs souvent en mauvais état et parfois pas même de bancs ni de chaises. Pourtant, nous sommes frappés par l'ambiance paisible et joyeuse et par le bel environnement verdoyant, après la

saïson des pluies. Des enfants portant le même uniforme jouent dans la cour, des rires résonnent, des fillettes chantent. De grands arbres dispensent de l'ombre, une légère brise agite leurs couronnes. Nous nous asseyons dessous en compagnie de quelques jeunes filles, afin d'en apprendre davantage sur leur vie et leurs rêves. Grace, âgée de 13 ans, raconte que ses parents habitent dans un endroit isolé et qu'elle vit chez son oncle pour pouvoir aller à l'école ici – ce qui la rend très heureuse. Son amie Adelina déplore que souvent, dans le passé, les instituteurs renvoyaient les enfants à la maison pour aider aux travaux domestiques au lieu de s'instruire. Les filles sont pleines d'espoir pour leur avenir, et elles sont ambitieuses. Adelina déclare devoir marcher une heure chaque jour jusqu'à l'école mais que son but est clair: bien apprendre l'anglais pour pouvoir discuter avec des personnes d'autres pays – et devenir présidente de la Tanzanie.

Franca Palmy est responsable des partenariats de projet chez Helvetas.

Traduit de l'allemand par Claudia Gämperle

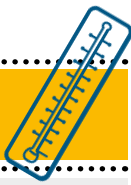
Moments forts du nouveau voyage en Tanzanie

- Visite des écoles tanzaniennes dont Helvetas forme les instituteurs
- Rencontres et hébergement d'une nuit dans un village culturel masai
- Journée de safari dans le célèbre parc national du Serengeti
- Tour dans le cratère du Ngorongoro (patrimoine naturel mondial) à la densité de félins la plus grande d'Afrique
- Tour en canoë à travers le parc national d'Arusha et randonnée au bord de la vallée du Rift
- Découverte de la culture du café et de la bière de banane au pied du Kilimandjaro



tdi

Météo du développement



Coupes



Le Conseil fédéral veut «soulager» les finances suisses sur le dos des plus pauvres, et le Conseil des États le suit: en septembre, dans le «Programme de stabilisation 2017-2019», des coupes de quelque 600 millions de francs dans l'aide au développement ont été avancées. Il est probable que le Parlement national confirme cette attaque contre la solidarité avec les plus pauvres dans sa session d'hiver. –GVD



La faim recule



Le niveau de la faim dans les pays en développement a baissé de 27 % entre 2000 et 2015, selon l'indice de la faim (GHI) publié par International Food Policy Research Institute. Il recense non seulement le nombre de personnes sous-alimentées, mais aussi la situation de l'alimentation des enfants. 17 pays ont pu réduire de plus de 50 % leur indice GHI et 68 autres de 25 à 49 %. –KCA



Alphabétisation



Entre 1990 et 2015, le taux d'alphabétisation des jeunes de 15 à 24 ans dans le monde a augmenté de 83 à 91%. L'Afrique du Nord et l'Asie du Sud ont le plus progressé, principalement en ce qui concerne les jeunes femmes. C'est en Afrique subsaharienne que le nombre de personnes illettrées reste le plus élevé, mais la tendance est positive. Pourtant, 103 millions de jeunes ne savent ni lire ni écrire aujourd'hui encore. –KCA



Aide d'urgence en Haïti: mieux faire face aux catastrophes naturelles

Les organisations de la société civile formées par Helvetas ont pu réagir au désastre de l'ouragan Matthew avec le plus de rapidité et d'efficacité. La reconstruction a maintenant commencé.



Des kits d'hygiène ont été distribués à la population démunie.

En septembre, l'ouragan Matthew n'a fait dans aucun pays des Caraïbes autant de victimes qu'en Haïti. Deux explications s'imposent: Haïti est pauvre, de nombreuses personnes vivent dans des habitations de fortune et sont exposées sans protection aux tempêtes. De plus, cet État fragile n'a pas pu mettre en place des mesures de prévention efficaces contre les catastrophes. C'est pourquoi Helvetas travaille depuis quelques années avec les autorités locales dans les zones de ses projets, pour que la population soit prête à faire face aux catastrophes naturelles. Comme dans la commune des Verrettes, qui compte quelque 130 000 habitants sur 350 km². Après le passage de l'ouragan, alors que la plus grande confusion régnait à bien des endroits, l'organisation de protection civile des Verrettes s'est immédiatement mise au travail. En seulement deux jours, elle a établi une liste détaillée des dégâts et des besoins de première nécessité pour les familles les plus frappées. Ce qui a permis à la

commune de coordonner rapidement l'aide d'urgence, et Helvetas a ainsi pu approvisionner la population en kits d'hygiène. Des mesures de prévention comme des terrassements, des canaux pour l'eau et des ouvrages de protection de sources ont résisté à l'ouragan. Les travaux de réparation de routes, d'écoles et de canalisations ainsi que la distribution de semences et d'outils agricoles ont démarré. –HBU

Soutenez la reconstruction en Haïti:
www.helvetas.ch/don-haiti



De nombreuses simples habitations n'ont pas résisté à l'ouragan.

Marché de Noël solidaire



8.-10.12

Chaque année en décembre, le Marché de Noël solidaire transforme le centre socio-culturel Pôle Sud, dans le quartier du Flon à Lausanne, en une joyeuse place de marché. Nous y serons! Ce rendez-vous est incontournable pour retrouver une sélection d'articles de notre Fairshop. Nous proposerons des produits réalisés par des artisans dans des pays partenaires, des jouets et des textiles en coton bio pour les enfants, des décorations de Noël ou encore nos calendriers et almanachs. Trois jours durant, vous aurez le temps de trouver les indispensables



cadeaux équitables, dont la vente offre un soutien précieux à des familles de producteurs dans le Sud.

Le Marché de Noël Solidaire ouvre ses portes le jeudi 8 et le vendredi 9 décembre (de 17 à 22 h) et le samedi 10 (de 11 à 20 h). Près de quarante organisations tiennent un stand dans les étages. Le bar-restaurant est un lieu animé de rencontres, qui propose des boissons et de savoureux menus jusqu'à minuit. Le marché se tient pour la dixième fois et veut marquer cet événement en invitant à la fête qui le prolongera au club le Romandie, sous les arches du Grand-Pont: pour un prix d'entrée de cinq francs, retrouvez le soleil du Sud avec les musiques antillaises et africaines du duo de DJs «Les Diplomates». Ne manquez pas La Face B du Noël solidaire, qui fera danser dès 23 heures jusqu'au petit matin!

Plus d'informations en ligne: www.helvetas.ch/noel

Des tableaux de Tanzanie au bout du lac

Plus de 50 tableaux représentatifs de la peinture Tingatinga de Tanzanie seront exposés et pourront être achetés entre février et avril 2017 à Genève.



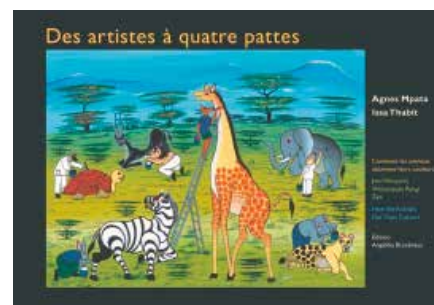
«Zèbres et oiseaux de paradis», tableau de la peintre Agnes Mpata.

Fondé par Edward Saidi Tingatinga dans les années 1960, le style pictural Tingatinga aux couleurs éclatantes figure traditionnellement des scènes villageoises animées et des animaux extraordinaires. Aujourd'hui, quelque 100 peintres, hommes et femmes, forment la coopérative Tingatinga à Dar es Salaam. Beaucoup ont adopté le style traditionnel alors que d'autres expérimentent de nouveaux thèmes. La coopérative fonctionne d'une part comme école de peinture et tente d'autre part de se faire connaître à l'étranger, afin de permettre à ses membres de vivre de leur art.

Helvetas a organisé une grande exposition Tingatinga en 1997. La vente de ces tableaux a permis de construire alors un atelier, car les peintres travaillaient jusque-là en plein air. Jusqu'en 2006, Helvetas a soutenu la gestion, l'organisation et le marketing de la coopérative, devenue indépendante depuis lors. Sa contribution à la culture et à l'identité tanzanienne est largement reconnue.

Du 24 février à fin avril 2017, plus de 50 tableaux seront exposés et vendus à la Bibliothèque municipale de St-Jean, à Genève. La peintre Agnes Mwidadi Mpata sera présente jusqu'au 4 mars: à l'Espace Jeunesse de la bibliothèque et à la Maison de Quartier de St-Jean, elle animera avec Eugénie Deriaz Uwantege d'Helvetas des ateliers destinés à des jeunes et dédicacera à la librairie «Au Chien Bleu», proche de Plainpalais, son livre «Des artistes à quatre pattes». –CRO

Programme détaillé: www.helvetas.ch/news



Un conte de Tanzanie, écrit par Agnes Mpata et Issa Thabit.

Sur les traces d'Helvetas au Laos

Printemps 2016: une équipe de la télévision suisse romande réalise au Laos une émission de «Passe-moi les jumelles», en filmant le travail de Jean-Pierre Grandjean. Le photographe est dans ce pays pour y enregistrer les derniers portraits de bénéficiaires des projets d'Helvetas, qui viendront s'ajouter à notre grande exposition de photos «Destins en mains». Présente sur le Quai à Wilson à Genève durant l'été 2016, elle a été vue par des milliers de personnes.

«Passe-moi les jumelles» a été diffusée sur la première chaîne de la RTS le 18 novembre dernier. En marchant sur les traces du photographe, c'est aussi le projet SURAFICO qu'Helvetas mène dans le nord du Laos qui apparaît: il offre des formations dans le secteur de l'agroforesterie, et Helvetas veille à ce que des personnes de minorités ethniques et des jeunes femmes y accèdent. L'émission peut toujours être regardée en ligne. –CRO

www.rts.ch/passemoilesjumelles



© HELVETAS Swiss Intercoperation

Cinéma Sud 2016 dans le rétroviseur



© HELVETAS Swiss Intercoperation

Parcourir la Suisse romande à vélo pour y projeter des films du Sud, c'est le défi qu'ont relevé cet été trois tandems de cyclistes-projectionnistes pour Cinéma Sud. Durant deux mois et demi, ils ont bravé les kilomètres, les dénivelés et les aléas de la météo pour montrer de magnifiques films venus d'ailleurs à un public enchanté. Munis de panneaux solaires et de charrettes, ils ont mené à bien 60 projections dans 18 lieux différents. La météo fut favorable – seulement 13 projections ont dû se faire à l'abri. Les autres ont pris place en plein air, sous un ciel étoilé.

Partout où ils sont passés, les cyclistes ont reçu un très bon accueil de la population locale et du public. Des gens croisés sur le chemin ont régulièrement proposé des coups de main et ont fourni une aide bienvenue en cas de «pépin de voyage». Sans compter les repas chauds offerts par de généreux habitants!

Le cinéma open air a réuni cette année quelque 3750 spectateurs de tous âges, qui ont soutenu Cinéma Sud avec

générosité en déposant leurs contributions dans le traditionnel chapeau en fin de séances. La tournée en Suisse alémanique, quant à elle, a fait halte à 12 endroits et dénombré 2197 spectatrices et spectateurs. –MBE

Agenda



1.3 – 31.3

FFV – Festival du Film Vert
www.ffv.ch

31.3 – 8.4

FIFF – Festival international de films de Fribourg
www.fiff.ch

Impressum No 226/novembre 2016, Journal des membres et donateurs d'Helvetas, 56e année. Paraît quatre fois par an (mars, mai, août, décembre) en français et en allemand. Abonnement annuel CHF 30.– inclus dans la cotisation des membres. **Editeur** HELVETAS Swiss Intercoperation, Weinbergstrasse 22a, Postfach, 8021 Zurich, tél. 044 368 65 00, fax 044 368 65 80, e-mail: info@helvetas.org, Homepage: www.helvetas.ch, CP 80-31w30-4 Zurich **Bureau Suisse romande**, 7-9, ch. de Balexert, 1219 Châtelaine, tél. 021 804 58 00, fax 021 804 58 01, e-mail: romandie@helvetas.org Ufficio Svizzera italiana, Via San Gottardo 67, 6828 Balerna, tél./fax 091 683 17 10, e-mail: svizzeraitaliana@helvetas.org **Rédaction:** Susanne Strässle (SUS) **Collaboration fixe:** Hanspeter Bundi (HBU) **Ont collaboré à ce numéro:** Nayela Akter, Marie Berset (MBE), Elisa Bühler, Hamelmal Gebrekristos, Gabriele Grossenbacher, Kathrin Krämer (KCA), Melchior Lengsfeld, Franca Palmly, Wendy Rivera, Bernd Steimann (BSE), Geert van Dok (GVD), Dorothea Wawrinka **Rédaction images:** Andrea Peterhans **Edition française:** Catherine Rollandin (CRO) **Correction:** Textmania, Zurich **Maquette et production:** Nadine Unterharrer **Conception:** Spinax Civil Voices Zurich **Litho et impression:** Imprimerie Kyburz Dielsdorf **Papier:** Cyclus Print, 100 % Recycling

Do it yourself



Magie de Noël avec des rouleaux de papier toilette

La tendance est au bricolage d'objets recyclables – aussi pour les fêtes de fin d'année. En un tour de main, vous pouvez transformer des rouleaux de papier toilette et ménage en d'étonnantes décorations de Noël et emballages cadeaux.

Aplatir les rouleaux, découper des bandes (1 cm), coller ensemble six de ces éléments près des angles (fixer avec des pinces à linge pour faire tenir): vous obtenez de jolies étoiles de Noël. Plus raffiné: plier par leur milieu d'autres bandes de rouleaux aplatis et coller une



© deavita.com



© Nadine Unterharrer (2)

ou deux d'entre elles entre les branches de la grande étoile. Vous pouvez aussi assembler plusieurs étoiles en couronne. Peindre les rouleaux avant ou après le découpage, en décorant éventuellement avec des paillettes.

Pour emballer joliment des petits cadeaux, recouvrir des rouleaux de papier toilette avec du papier cadeau fin (comme le papier népalais du Fairshop). Avec

le pouce, rabattre ensuite les extrémités des rouleaux en demi-cercle vers le centre. Décorer d'un ruban: la pochette cadeau est prête à l'emploi. –SUS



Concours



Répondez aux questions en lien avec ce numéro de «Partenaires» pour gagner deux nuits à l'auberge Rössli à Mogelsberg:

1 Quelle formation suit le jeune Népalais Govinda Shahi?

2 Qui est la designer qui a créé la nouvelle collection de bijoux pour le Fairshop?

3 Quel sport pratique Sinthia Sultana Dulon au Bangladesh?

Envoyez vos réponses par poste à Helvetas, «Concours», case postale, 8021 Zurich, ou par courriel (avec votre adresse complète) à concours@helvetas.org. Délai d'envoi: **3 janvier 2017**. Aucune correspondance ne sera échangée au sujet du concours. Tout recours juridique et paiement en espèces sont exclus. Les collaborateurs d'Helvetas ne peuvent pas participer. Les adresses dans notre fichier peuvent être utilisées pour l'envoi d'informations sur Helvetas, les annulations étant possibles en tout temps. Les adresses ne sont pas transmises à des tiers. La gagnante du concours de «Partenaires» n° 225 est Monika Gasser, à Uster.

Le prix sponsorisé: deux nuits avec petit-déjeuner pour deux personnes en chambre double à la Gasthaus Rössli à Mogelsberg.

Gasthaus Rössli à Mogelsberg – sous une bonne étoile

Depuis 300 ans, une vaste maison en bardeaux, au toit mansardé, respire la tradition. On la trouve à Mogelsberg, au cœur du Toggenburg. Elle est animée par un véritable esprit créatif. En 1978, un groupe d'idéalistes la reprend pour réaliser leur projet d'un hôtel bio. Parmi eux il y avait Sabine Bertin, qui dirige l'auberge encore aujourd'hui avec le soutien d'une équipe engagée dont Larissa Wicki, responsable de salle, et Valli Rajendra, chef de cuisine. Avec passion, elle réunit l'ancien et le moderne et fait vivre la tradition à travers l'innovation. Les chambres ont été rénovées de façon écologique. Chacune porte le nom d'un signe astrologique ou de l'un des quatre éléments et toutes sont aménagées avec des matières naturelles. Les chambres au nom des signes du zodiaque sont toutes équipées d'une douche et de W.-C. depuis l'hiver dernier. Dans la salle à manger conviviale, les hôtes savourent une cuisine composée de mets bio, inspirée par les produits naturels saisonniers des forêts et des prairies, des jardins et des fermes du Toggenburg. Un événement culturel est proposé une fois par mois. L'harmonie avec l'être humain et l'environnement fait de la Gasthaus Rössli un lieu de bien-être dans les collines douces de la vallée du Necker.



Gasthaus Rössli
9122 Mogelsberg
tél. 071 374 15 11
www.roessli-mogelsberg.ch



lber (2)

LANGAGE DES BIJOUX

La designer de bijoux zurichoise Ma Schellenberg a créé une collection exclusive pour le Fairshop. Elle et les artisans de Katmandou, qui réalisent chaque pièce à la main, ont spontanément parlé le même langage.

Par Susanne Strässle

La lumière s'éteint soudain. Il fait sombre dans l'atelier, sorte de garage ouvert sur une ruelle à Katmandou. C'est un défi pour Prem Lagun et Narayan Sada Shanker, car les deux orfèvres réalisent des bijoux en filigrane d'argent: bracelets et colliers fins, bagues et boucles d'oreilles et divers pendentifs – en forme de fleur, de sphère ou de cœur.

Les modèles ont été créés en Suisse par la designer de bijoux Ma Schellenberg. «J'ai eu 50 ans et je voulais faire quelque chose pour mon karma», raconte-t-elle en riant. Son atelier est installé dans un vieux bâtiment industriel à Zurich, où règne la même ambiance créative que dans l'atelier de Katmandou, malgré tout ce qui les séparent. Sérieuse, Ma Schellenberg ajoute: «J'ai souvent voyagé en Inde et rencontré de nombreux Népalais qui y travaillent dans des conditions précaires.» Elle a voulu soutenir des gens au Népal. Et elle l'a fait avec ce qu'elle possède de plus précieux: sa créativité artistique.

© Santosh Giri Gurung



La designer Ma Schellenberg a rendu visite à l'artisan-bijoutier Prem Lagun dans son atelier.



© Patrick Rohr

Travail de précision: les bijoux sont réalisés avec beaucoup de soin à Katmandou.

Elle a d'abord rêvé d'une maison des arts à Katmandou, où artistes, designers et artisans du monde pourraient se rencontrer. «Mais cela s'est avéré bien trop compliqué. Je savais qu'Helvetas est engagée au Népal depuis longtemps, qu'elle est ancrée dans le réseau et digne de confiance.» C'est ainsi que Ma Schellenberg a proposé une collection exclusive de bijoux pour HELVETAS FAIRSHOP.

En collaboration avec l'«Association for Craft Producers» (ACP), qui encourage l'artisanat au Népal, Helvetas a pu offrir à l'artisan-bijoutier Prem Lagun, à son associé ainsi qu'à leur collaborateur Narayan Sada Shanker la possibilité de produire les bijoux dans des conditions équitables.

Ma Schellenberg n'a pas simplement envoyé les modèles au Népal, cela ne lui aurait pas convenu. Elle s'y est rendue à ses frais. «Ce sont les échanges qui m'intéressent. Les savoirs artisanaux qui

existent encore en Inde et au Népal sont riches. Nous pouvons apprendre les uns des autres.»

Lors de leur première rencontre, Ma et Prem ont communiqué à l'aide de gestes, de la traduction du responsable de produits de l'ACP et surtout à travers des dessins. Ils ont vite trouvé un même langage. Ma a été impressionnée par les conditions difficiles dans lesquelles les orfèvres travaillent: «J'ai demandé à Prem où ils laminaient le fil d'argent brut; il a répondu qu'ils martelaient tout avec un marteau.» Aucune pièce n'est coulée dans un moule, toutes sont faites à la main. Ce qui ajoute au caractère artisanal de la collection.

Suite à la coupure de courant, Prem et Narayan ont fait fonctionner des lampes solaires; une batterie alimente une ampoule suspendue au plafond. Les orfèvres savent que, comme chaque jour, l'approvisionnement électrique insuffi-

HELVETAS FAIRSHOP

Collection de bijoux de Ma Schellenberg

Les bijoux sont forgés manuellement au Népal, ils sont en argent massif 925. Les différentes pièces peuvent être assorties entre elles.

www.fairshop.helvetas.ch/fr/maschellenberg

sant pour toute la ville ne reviendra que quatre heures plus tard. Ce n'est pas une raison pour arrêter de travailler. «Nous avons besoin de ces commandes», déclare Prem, père de famille âgé de 38 ans. «Sans ce travail, je devrais émigrer pour faire vivre ma famille», confie Narayan, 27 ans.

Les artisans font chauffer le fil d'argent au-dessus du charbon rougeoyant et l'étirent à l'aide de pinces après refroidissement. Ma Schellenberg leur a laissé des outils, un pied à coulisse, une loupe. Elle leur fera encore parvenir une filière, une sorte de carte à trous à travers lesquels le fil d'argent est tiré encore et encore pour le rendre toujours plus fin.

Les échanges entre Zurich et Katmandou se poursuivent à distance: quelle forme donner à ce fermoir? Comment stabiliser les œillets? «Ma Schellenberg nous envoie des esquisses, des explications et mêmes des vidéos, répond Prem. J'apprends beaucoup.» Cela fonctionne parfaitement. Ma affirme de son côté: «Prem comprend immédiatement ce que je veux dire. Et pour moi aussi les images parlent souvent plus que les mots.»

Le résultat est visible, la collection est empreinte d'élégance et d'une touche de romantisme. Simples et raffinés, les cinq pendentifs peuvent être associés au collier, au bracelet et aux boucles d'oreilles. «La collection peut rappeler des bijoux traditionnels avec leurs porte-bonheur», souligne Ma Schellenberg.

Mais que pensent les artisans népalais de la collection qu'ils réalisent pour la Suisse? «Chez nous, les femmes népalaises veulent porter de l'or. Les gens aiment les bijoux très ornés. Les Suissesses au contraire préfèrent des formes simples, cela nous a étonnés, déclare Prem. Et elles apprécient l'argent, cela nous fait plaisir car nous sommes des orfèvres argentiers!»



Collier

Avec fermoir en S.
Longueur: 89 cm,
(MAS11) Fr. 99.–

Boucles d'oreilles

«Twisted» Créoles
torsadées, 1,5 cm
La paire sans pendentifs
(MAS13) Fr. 79.–

Bracelet

∅: 6,5 cm, (MAS2) Fr. 89.–

Pendentif «Ovale»

peut être gravé,
1,6 cm (MAS5) Fr. 49.–

Pendentif «Cœur»

1,3 cm, sans œillet
(MAS6) Fr. 69.–,
avec œillet (MAS7) Fr. 69.–

Plusieurs possibilités s'offrent à vous pour commander:



Par internet

www.fairshop.helvetas.ch
fairshop@helvetas.org



Par téléphone

021 804 58 00



Par fax

021 804 58 01

31

COMMERCE ÉQUITABLE



Rendre deux fois heureux – avec un don-cadeau

Offrir un cadeau de Noël précieux et faire le bonheur de plusieurs personnes.



Don-cadeau «Rivières florissantes»



- Des semences et des outils de maraîchage pour une femme au Népal
- Le chocolat «For You» décoré de pétales de fleurs, du commerce équitable, pour une personne gourmande

Best-seller

CHF 60.–
avec carte-cadeau

Pour commander: fairshop.helvetas.ch/fleurir

Don-cadeau «Fruits équitables»

Nouveau



- Des cours de culture d'ananas bio et équitables pour une petite agricultrice
- Des ananas bio séchés issus du commerce équitable pour un fin palais

CHF 70.–
avec carte-cadeau

fairshop.helvetas.ch/fruits

Don-cadeau «École»



- Des fournitures scolaires pour deux enfants
- Un carnet de notes en papier artisanal pour une personne aimée

Best-seller

CHF 100.–
avec carte-cadeau

fairshop.helvetas.ch/ecole

Don-cadeau «Autonomie»

Nouveau



- Une aide de départ pour un avenir autonome, par exemple avec la formation de jeunes
- Un pendentif de la collection de Ma Schellenberg pour une amie proche

CHF 125.–
avec carte-cadeau

fairshop.helvetas.ch/autonomie

Pour commander ces dons-cadeaux ou d'autres encore:

fairshop.helvetas.ch/dons-cadeaux

ou par téléphone: +41 21 804 58 00



HELVETAS

Agir pour un monde meilleur